

# VENERIE



*la chasse  
aux chiens courants*



# VÉNERIE D'AUTREFOIS

**Rogatien LEVESQUE (1844 - 1922)**

*un prince du chevreuil*

« C'est par ma foi un beau pays de chasse  
Que la forêt de Vioreau !  
On y trouve tout, chevreuils et bécasses,  
Bêtes noires et gibier d'eau.  
Portons la santé de la châtelaine  
de ce joyeux séjour,  
Diane n'eut jamais sa grâce souveraine,  
Que Dieu lui donne de longs jours.  
Chantons à l'écho tous nos cris de victoire  
Hallali ! Hallali ! Hallali mes beaux !  
Et puissions-nous tous ici longtemps boire  
A la dame de Vioreau !

Voici donc campé le décor et l'ambiance de l'Equipage de Vioreau et de son patron Rogatien Levesque, dont la renommée en son temps fut telle que le Marquis de Mauléon disait : « Rogatien n'a qu'à ouvrir la porte de son chenil pour prendre un chevreuil ! » Mais avant d'en venir à Vioreau, de prendre 50 à 60 animaux par saison - vous verrez le tableau - il avait fallu travailler le sujet et construire l'instrument. L'école fut Paimpont, im-



Rogatien Levesque en 1898.







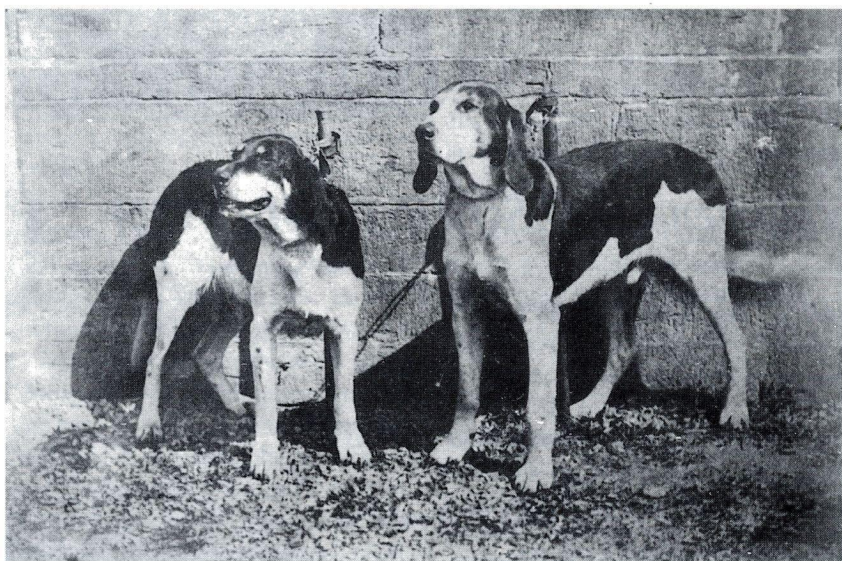
mense sylvie bretonne, décor exceptionnel de landes à bruyère, de co-teaux et de ruisseaux torrentueux, plus propre au courre de la bête noire qu'à la délicate menée d'un quadrupède bondissant, battant l'eau dans des fonds de ravins inaccessibles.

On y chassait déjà à courre. C'était l'équipage du marquis de Langle qui s'y déplaçait avec grand succès. A la suite d'un pari, le marquis y prit cinq chevreuils en trois chasses, une pluie torrentielle sauvant le sixième, mais l'honneur était sauf. En 1876, M. de Langle démonta, vendit ses remarquables chiens à M. de Robineau en Anjou, mais son premier piqueux et une partie de la meute restèrent à Paimpont chez les nouveaux propriétaires.

## L'Équipage de Paimpont (1877)

A la fin du Second Empire, Louis-Auguste Levesque, industriel et serveur nantais, venait d'acquérir les 7 000 hectares de la forêt de Paimpont, beau reste de l'antique Brocéliande. Voilà le territoire difficile où les cinq fils de M. Levesque - Louis, Jules, Donatien, Rogatien et Georges - firent leurs classes en vénerie. Transfuge de l'Équipage Langle, le piqueux Chauveau était un vétéran et fut sans aucun doute un bon professeur pour ces jeunes gens, mais d'emblée ce fut Rogatien, 31 ans en 1877, qui se révéla la cheville ouvrière de la formation, soutenu plus particulièrement par Donatien et Georges, le trio des cadets.

La première saison en Paimpont l'équipage prit quatorze chevreuils, ce qui n'était pas mal pour un début. Deux ans plus tard, en 1879-80, 28 hallalis furent sonnés, puis 29 en 1884 et 46 en 1886, saison faste. On ne peut qu'être admiratif devant cette progression quasi géométrique dans une forêt si vive en animaux où le change bondissait à chaque instant, avec un revoir diffi-



*Sobriquet et Torpille, les ancêtres, vers 1880.*

le sur des voies fraîches se croisant en tous sens. Rogatien Levesque s'était intéressé immédiatement à l'élevage. Pour lui qui avait le virus de la chasse, le chien était tout. Très pragmatique, il considéra très vite que le seul critère de sélection était l'efficacité sur le terrain. Au chenil des Forges, l'étalon de base fut « Sobriquet ». Ce chien extraordinaire, de haut nez, ralliait par son coup de gorge puissant la meute en panne dans les embarras du change ou d'une mauvaise terre. Né d'une lice du Poiré-sur-Vie (Vendée), son père s'appelait « Fanfaron », sor-

ti d'un chenil prestigieux, celui de Mios en Gironde. On acheta aussi quelques sujets chez M. de Carayon-Latour, de cette précieuse race de Virelade, Gascons-saintongeais purs français de la plus ancienne origine. Rogatien puisa aussi chez le Comte Auguste de Chabot, c'est-à-dire ce qu'il y avait de mieux à l'époque pour le chevreuil, anglo-vendéen-saintongeais plus léger dans le modèle. Du mariage de « Sobriquet » avec « Torpille », belle chienne à manteau noir, sortit une famille de chiens tout à fait originale, dont le maître d'équipage fixera le type en l'améliorant au cours des trente années à venir. Il en fera un « orchestre cynégétique » à l'efficacité redoutable.

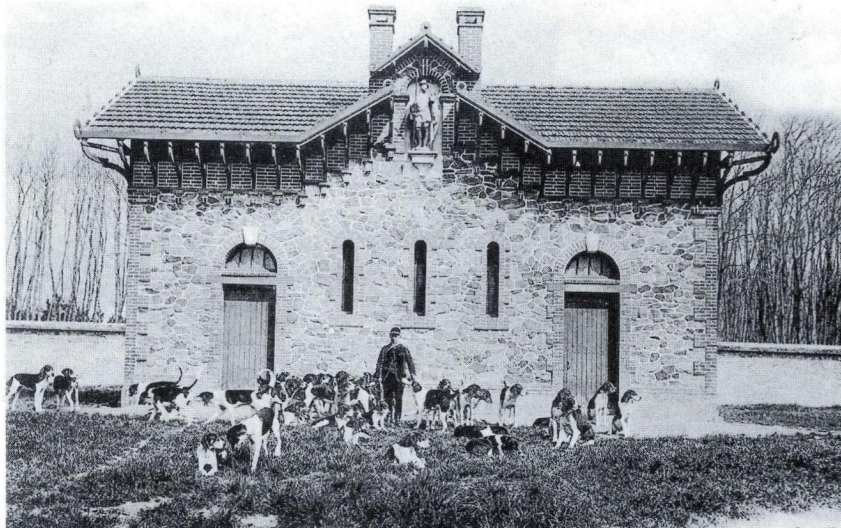
En habit rouge à parements noirs, orné du joli bouton à tête de brocard entouré de la devise « Jamais je n'oublierai Paimpont » et coiffé de l'élégant demi haut-de-forme gris, l'équipage de MM. Levesque faisait aussi quelques déplacements avec les mêmes brillants résultats. Dès 1879, un veneur de la Loire-Inférieure, M. Poydras de La Lande les invita régulièrement en sa forêt de Vioreau, à 40 km au nord de Nantes. Ce sera là le



Dessin de Bernard de Gironde

*Donatien Levesque montant « Nicéphore ».*





*Le chenil de la Poterie.*

point de départ d'une amitié transformée en association comme la suite des événements va le montrer. Donatien Levesque (1842-1908), l'aîné des trois cadets, bien qu'il eut laissé à Rogatien la direction et la gestion de l'équipage, n'en était pas moins un veneur accompli et surtout un homme de cheval remarquable, le type même du « sportsman » fin XIX<sup>e</sup> siècle. Concours hippiques, courses, attelage, voyages d'étude outre-Manche, tout lui était motif pour exalter ses goûts. Excel-

lent professeur dans son magistral traité des « Grandes guides », ses souvenirs « En déplacement de chasse à courre en France et en Angleterre » restent un grand classique qui se lit toujours avec agrément un siècle après. 1888, année charnière pour Rogatien Levesque. Son père, Louis-Auguste, vient de quitter ce monde. A ce moment-là, en 11 années d'exercice, l'équipage a pris 416 fois dont 288 à Paimpont avec, il est vrai, un piqueux, Chauveau, qualifié de génial par cer-

tains contemporains. Héritage pour les six enfants, donc partage. En bref, Rogatien et Georges, son jeune frère, se retrouvent apanagés du domaine de la Poterie, à la Chapelle-sur-Erdre, avec un grand parc, mais sans forêt. De son côté, M. Poydras de La Lande, qui habite non loin le château de la Gascherie, réagit à l'annonce de ce nouveau voisinage. « Associons-nous » propose-t-il à Rogatien Levesque : « Vous avez les chiens, moi je vous offre ma forêt de Vioreau ». Notre veneur n'hésite guère, fait construire un chenil à la Poterie - superbe, il existe toujours - et y installe la meute car les chasses ne doivent souffrir aucune interruption. C'est fait dès octobre 1888.

## *Vioreau ou le changement de forêt*

Ainsi Rogatien tourne la page sur la période bretonne. L'association prendra le nom d'Equipage de Vioreau avec un nouveau bouton : une tête de brocard argent sur or avec la devise « Vioreau ». Habit rouge à l'anglaise, culotte grise et un gilet plutôt original, blanc à pois bleus. L'associé, Julien Poydras de La Lande, était un passionné chasseur. Son père avait eu un excellent équipage de chevreuil une dizaine d'années auparavant et, l'âge venant, l'avait cédé au Marquis de Talhouët. Mais il avait l'amour de la vénerie et sauta sur l'occasion de voir son vivier à chevreuils résonner de la musique des chiens plutôt que de subir les pétarades des tireurs en battue dans ses bois.

En 1888, Rogatien - Roro pour les familiers - a 46 ans. Il est et restera cé-



*La meute au bord de l'Erdre vers 1900.*



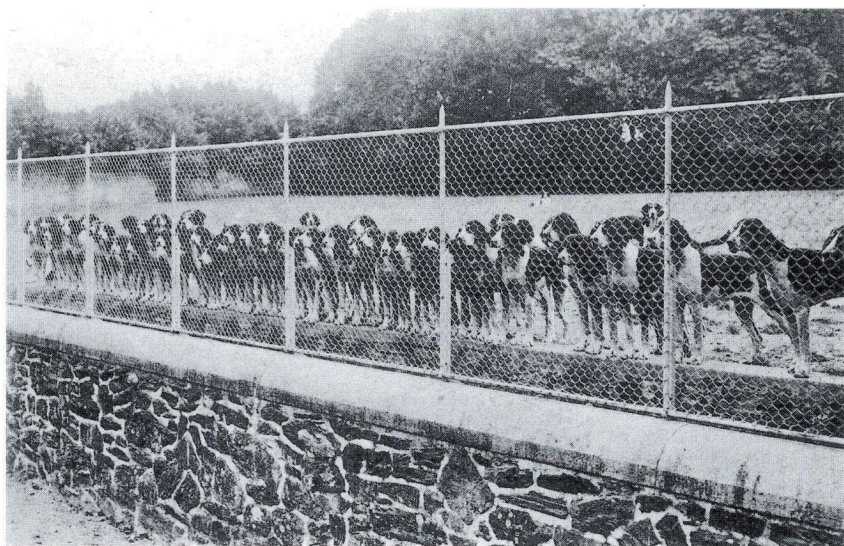


libataire. Non pas qu'il fut indifférent aux belles mais la chasse occupait toute sa vie. Long et sec, belle moustache et barbe courte bien taillée, toujours élégant, le regard direct et pénétrant, tel il apparaît sur un portrait étonnant, photo artistique coloriée de 1898, que vous trouverez en tête de cet article. Infatigable, levé parfois à cinq heures pour monter à cheval 40 km plus loin et prendre son chevreuil à 11 h, Roro déjeune et revient dans d'après-midi pour tirer le perdreau si c'est la saison. A l'inverse de son frère Donatien, il considérait les équidés comme des véhicules, les choisissait confortables, trotant vite et marchant tout seuls, au son du canon. Avec un cheval de relais (son cocher devait se trouver là au bon moment), il était capable de prendre deux chevreuils dans la journée à un train d'enfer derrière ses quarante chiens. « La fatigue, disait Roro, à cheval ça n'existe pas, on est assis ! ». Jolie formule.

Voilà l'homme que toute la vénerie attendait « au coin du bois » et pour plusieurs raisons. Si les chiens mis en chasse étaient bien les mêmes, la retraite du père Chauveau, piqueux combien brillant, qui a choisi de rester comme garde à Paimpont, pouvait poser un point d'interrogation. Et puis les territoires étaient différents : pays de petites forêts, entourées de boqueteaux, d'un chapelet d'étangs, le tout propice aux débuchés parfois générateurs de « rosaliés ». Les bienveillants confrères et néanmoins amis ne furent pas déçus : 47 prises la première année, pour atteindre 64 animaux à la fin de la 11<sup>e</sup> saison à Vioreau. Le 8 avril 1899, Rogatien Levesque sonnait le 1 000<sup>e</sup> hallali.

## Une nouvelle famille de chiens

Allons voir les chiens, car tout est là. Regardez-les derrière le grillage, attentifs mais prêts à l'action. Quel en-



*Les quarante chiens Levesque.*

semble superbe, respirant à la fois la force et l'harmonie. D'une homogénéité incroyable, car Roro savait jouer de la consanguinité avec une maîtrise sans égale. « Mes chiens chassent bien, disait-il, car ils sont en famille ; ils ont tous la même façon, c'est leur esprit d'équipe qui fait leur qualité ». Ce fut sa gloire de parvenir à créer ce nouveau type de grand français, le « Levesque », qu'à l'époque la Centrale Canine classe, avec quelque hésitation, semble-t-il, avec les Virelade, ces derniers toutefois plus élégants et plus légers. Son ami Ludovic Cormerais, un des plus fidèles boutons, a pu écrire : « Dès son origine, l'équipage fut primé en anglo-gascon-saintongeais. Quelques jaloux disaient « Rogatien Levesque met ce qu'il veut dans ses chiens, mais comme il réside en Bretagne, tous ses chiens retournent au noir et blanc, comme les vaches de son pays ! ». Analogie plaisante mais sans valeur génétique.

Le Levesque était un chien de grande taille - 0.72 pour les mâles et jusqu'à 0.68 pour les femelles - à grand manteau noir, très puissant, voire infatigable dans son train. Pour les amateurs éclairés, voyez la parfaite analy-

se de son standard faite par le Docteur Emile Guillet il y a une dizaine d'années. Mais l'ami Emile constatait, tout en le regrettant, que Rogatien Levesque n'avait pas publié sa « cuisine ». Or, il y a un demi-siècle, un savant connaisseur du Bas-Poitou, Paul Daubigné, avait réussi à soulever un coin du voile et ce grâce à Robert Brard, beau-frère de Daniel Levesque, neveu du patron.

M. Brard avait eu, jeune homme, la chance insigne de suivre les chasses de Vioreau pendant les dernières années et savait observer. « Roro, racontait-il, voulait que tous ses chiens chassent ensemble. Pas de traînard, pas de coupeur, pas de criard-à-faux. L'orchestre devait jouer en mesure et sans fausse note. La méthode était la suivante. On élevait au moins 30 chiots chaque année. A trois mois, ils revenaient des fermes et, là, Roro s'asseyait dans le chenil, les examinait un par un et éliminait impitoyablement les mal-foutus - « Je ne veux pas qu'il puisse être dit que ça sort de chez moi » - seconde sélection à six mois - « En voilà dix pour les amis » et à dix-huit mois « Mettons les quinze qui restent en chasse ». Finalement,



dixit Robert Brard, il en gardait huit ou neuf. Sélection d'athlètes possible grâce à l'importance de l'élevage.

En partant du Gascon-Saintongeais, le maître d'équipage élevait, certes, dans une consanguinité assez forte tout en faisant appel à un peu de retrempe. De temps à autre un ou deux étalons fox-hounds arrivaient pour redonner de la santé et du train (Paul Daubigné). En début de saison, on laissait les jeunes chiens batifoler à loisir, les hommes se contentant de maintenir la voie avec les vieux chiens. A la fin de la première année, ils étaient presque tous de change, ayant compris, « tarde venientibus ossa », que s'ils voulaient manger de l'animal, il fallait coller aux vétérans. La race faisant le reste. M. de Mauléon a pu écrire « L'équipage ne chassait pas avec un chien, mais avec 40 chiens » En cas de panne, dès le premier coup de gueule de reprise, on pouvait être sûr que quelque soit le chien qui criait, c'était la bonne voie et toute la meute ralliait avec cet esprit de famille dont le maître d'équipage était si fier. Episode amusant :



14 mars 1896 - Attaqué à la Foi, pris à Héric (25 km de débuché).

M. Brard raconte qu'un jour, en flânant dans les écuries de Vioreau, il aperçut dans un box un chien énorme, de la taille d'un ânon et qui donnait de la voix comme un bourdon de cathédrale. Le piqueux le conjura de ne rien dire de cette vision et lui explique « C'est un grand Gascon que Monsieur garde pour redonner du nez et de la gorge, il est bien trop lent pour chasser avec les autres ». Avec ses recettes, on avait donc des sujets de pre-

mier ordre, chassant par tous les temps, sauf quand les étangs étaient gelés. Rogatien tenait beaucoup plus à la qualité et à la santé qu'au modèle pur. Pour lui l'exposition n'était pas toujours l'auxiliaire de la chasse. Et il concluait : « Un chien qui a pris plus de 150 chevreuils, voilà un bon étalon ; une chienne qui a poussé au moins 100 hallalis, voilà une bonne lice ».

### Un beau théâtre : Vioreau, l'Arche et Ancenis-les-Bois

A la Poterie, l'entraînement était sérieux grâce à l'Erdre : dans une grande barque on mettait les chiens et on les forçait tout jeunes à nager sans réticence. Il le fallait car les étangs étaient nombreux autour de Vioreau : le petit réservoir (60 ha), le grand (180 ha) et l'étang de la Provostière au Dr Maurice Bureau, du château voisin de la Meilleraie. Avec ces nombreux bât-l'eau en perspective, Roro n'admettait pas de voir ses chiens rester sur la rive à contempler un chevreuil nageant en solitaire. « Ils



PAVILLON DE VIOREAU

La Meilleraie-de-Bretagne (Loire-Inférieure)

Chasse de Vioreau  
lundi, mercredi  
et samedi chaque  
semaine.  
Déjeuner à 11 h.  
intimement prié  
d'y venir  
L. P. L.

9 novembre 1904

Rogatien Levesque et ses piqueux Chauvin et Chaumillon. Invitation signée de Mme Poydras de La Lande.





sont bien nourris, disait-il, ils peuvent chasser partout ! ». La saison commençait en septembre où l'équipage s'installait à Vioreau, près de la Meilleraye-de-Bretagne, propriété des Poydras de La Lande. Le territoire comprenait les bois de Vioreau, la forêt de l'Arche, les bois de la Foi et de la Vente, avec au sud les étangs dont nous avons parlé ; le tout d'environ 1 500 hectares. A l'est, à trois km environ, le débouché menait en forêt d'Ancenis-les-Bois, bien percée, où l'équipage était invité à prendre une dizaine d'animaux par saison chez les Comtes de Durfort. Ce superbe domaine était lui aussi bordé au sud d'un grand étang, la Poitevinnière.

Les rendez-vous se tenaient au pavillon de Vioreau où les maîtres des lieux, M. et Mme Poydras de La Lande recevaient de façon aussi charmante que gastronomique. Dans la douceur dorée de l'automne, l'ambiance des déjeuners puis des après-chasse n'engendrait pas, paraît-il, la mélancolie. S'y retrouvait les membres de l'équipage : M. Georges, frère du patron, MM. Joseph Lefeuvre et Ludovic Cormerais, M. et Mlle d'Irigoyen, MM. de La Rochemacé et Ginoux de Fermon. Vers 1900/1905 viendront s'y joindre MM. Daniel Levesque, fils de Georges et Robert Brard, son beau-frère, Mlle Gilberte Levesque et son futur époux, le Comte Adolphe Le Gualès de Mézaubran, M. Henri Le Cour Grandmaison, des amis et voisins, le Comte de Durfort et MM. de Charette et bien d'autres que nous nous excusons de ne pouvoir citer.

De toute façon, qu'il y eut 10 cavaliers ou 40, seul le patron chassait, aidé de ses deux piqueux. Les boutons avaient le droit d'assister aux premières loges au spectacle et les invités celui de suivre, s'ils le pouvaient. En débouché, par voie fumante, cela prenait la tournure d'un train de course. Au fur et à mesure que les chiens sentaient la fin se rapprocher, la me-

te chargeait, déployée en éventail, coupant les crochets à toute vitesse dans une musique d'enfer. Spectacle inoubliable, raconte M. Brard.

## *Petit-Pierre ou l'instinct de la chasse*

Dans cette période, Rogatien Levesque eut la chance de trouver des hommes compétents pour servir les chiens et bien tenir le chenil.

de Ternay et apprend à chasser le lièvre. A 20 ans, Petit-Pierre, ce sera son nom de vénerie, part en Normandie chez le Baron de Layre. Cherchant à revenir au pays, avec du métier, le voilà engagé comme premier par M. Rogatien Levesque, en 1904 à 30 ans. Mobilisé en 1914, on l'envoie entre autres, au Jardin d'Acclimatation pour s'occuper des chiens militaires, affectation digne de ses compétences. Après la guerre, Petit-Pierre



*Désirable, beau modèle du Levesque.*

Le premier fut Chauvin, Auguste, qui avait débuté en Vendée. Bon professionnel mais sans la classe de son prédécesseur Chauveau. Par contre « Albert », son second, se révéla un excellent valet de chiens et resta jusqu'en 1900. Après ce fut le temps de « Petit-Pierre », une figure originale et attachante.

Pierre Chauvel (à l'état civil) fit une belle carrière au service de la vénerie. Jugez-en. Né en 1874 à Fégréac, près de Redon, il est orphelin à 15 ans et doit gagner sa vie, entre à l'Equipe

suit une partie des chiens cédés au Marquis de Chabrillan, en Touraine. Puis, de 1924 à 1934, il sert à l'Equipe d'Araize, en Ille-et-Vilaine, chez MM. de La Fonchais et de Chabot avec un égal succès, 40 à 50 prises par saison. Il termine en 1938 chez le Comte Olivier d'Andigné au Rallye Vendée-Poitou, soit un demi-siècle d'activité !

Petit de taille, d'où son surnom, plutôt rondouillard, Petit-Pierre avait un caractère enjoué, voire malicieux. Quand il ne voulait pas chasser, ra-





*Petit-Pierre et son second Saute-au-Bois promenant les chiens (1910).*

conte un témoin, le dialogue avec son patron valait la peine de rester à l'écoute. M. Paul Chéreau (90 ans aujourd'hui), grand sonneur de trompe devant Saint-Hubert, était son ami et nous a raconté : « Après la guerre de 40, P'tit Pierre avait gardé un tel souvenir de l'équipage qu'il se retira à la Chapelle-sur-Erdre, près de la Poterie, demeure de M. Hubert Levesque, petit-neveu de Rogatien. Le dimanche, j'allais le voir. Nous décrochions les trompes et c'était reparti. A plus de 70 ans, il avait gardé la trompe bien timbrée, plutôt légère et chantante. Assez curieusement, il sonnait sur le côté de la bouche, avec un peu de roulé, souvenir de son passage en Normandie. Il avait composé des fanfares, la sienne d'abord, « Le réveil de Petit-Pierre » et puis « Les adieux de la forêt d'Araize ». Il chassait d'instinct et avait un flair quasi infaillible dans les défauts ».

« C'était un équipage sans pareil » raconte Petit-Pierre. « Le temps que je suis resté chez M. Levesque, je n'ai jamais pris moins de 57 chevreuils. Et les années 1911, 1912 et 1913, nous en avons pris 70 par saison... Nous avions des chevaux très forts, du reste il le fallait, car avec la vitesse des

chiens, toujours le nez au vent, il fallait passer partout. Le neveu du patron, Daniel, devait continuer l'équipage après la guerre mais il est mort de la grippe espagnole quelques jours après l'armistice. M. Rogatien, désolé, m'a dit : « Mon pauvre Pierre, je ne chasserai plus ».

## *Une maîtrise incomparable*

Car Rogatien Levesque avait chassé, et de quelle façon !

De 1877 à 1888, période Paimpont : 416 prises, soit 38 par saison.

Puis de 1888 à 1914, période Vioreau : 1 504 chevreuils en 26 saisons, soit une moyenne de 56 par an. Carnet brillant entre tous. Il faut toutefois observer : - qu'on découplait souvent dès la mise en saison tous les deux jours, tellement les chiens étaient en curée

- que quatre ou cinq fois par an (Petit-Pierre dixit), le second piqueux n'arrivait pas à arrêter une deuxième chasse dès l'attaque et qu'il prenait lui aussi son chevreuil !

- que les paris fusaient à chaque déplacement. En Vendée, par exemple, et malgré un temps affreux, Roro prit 7 chevreuils en 5 chasses.

En mars 1910, chez le Comte Hubert de Montaigu, à la Bretesche, voici le tableau d'une semaine : mardi, une chevrette en une heure ; jeudi, une autre en une heure un quart ; samedi, un brocard en une heure ; lundi, un brocard en une heure un quart et, enfin, mercredi, par une pluie épouvantable, un brocard en trois heures...

A ce niveau de performances, il ne fut pas étonnant que les trois dernières années, les chiens forcèrent 210 animaux sans manquer. On était en route vers le 2 000<sup>e</sup> à la mobilisation générale d'août 1914.

Les contemporains étaient aussi admiratifs que perplexes devant cette manière de chasser. Un vieux veneur de l'époque vint un jour au chenil voir les chiens, les observa avec l'œil du connaisseur et, en guise de commentaire, déclara : « Au fond, je ne leur fais qu'un reproche sérieux, c'est... de ne pas être à moi ».

Le patron s'amusait parfois à des fantaisies pour prouver que ses chiens pouvaient chasser n'importe quoi et rester parfaitement de change sur le chevreuil. En 1890, un cerf fut aperçu dans les bois de Maubreuil, aux

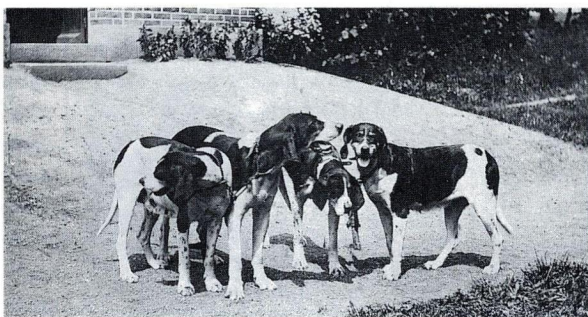


*Petit-Pierre vers 1950.*





portes de Nantes. Événement, et le Marquis de Dion, propriétaire, alerta Roro. Pourquoi pas ? Attaqué à 13 heures, la quatrième tête prend le débouché, gagne la forêt du Cellier, fait plusieurs bât-l'eau et est prise en moins de deux heures, servie par Georges Levesque avec un couteau de poche ! Une autre fois, Robert Brard raconte : « Nous chassions au bois de Maumusson, près de St-Mars-la-Jaille, quand tout à coup un ragot de 60 vint couper la chasse. Mme de La Ferronnays, jeune amazone, s'exclama « Comme ce serait drôle... » Aussi sec, Roro, toujours galant, faisait arrêter sur le biquet et appuyer sur le cochon. Les chiens hésitèrent un peu et à 15 heures, ce dernier était au ferme à la Burlière chez M. de Robineau, après un solide débouché. Le surlendemain, les mêmes chiens prenaient leur chevreuil sans avoir levé le nez de la voie. » Il y en eut bien d'autres. Déplacements joyeux en Araize chez M. Henri Le Cour Grandmaison qui en a fixé le souvenir sur de spirituels et talen-



La Poterie (1913).

teux croquis. Expéditions en Bretagne sauvage, dans les Montagnes Noires, à Trévarez chez le Marquis de La Ferronnays. Dans cette forêt du Laz, fief des Kerjégu, où erraient les derniers loups, les chasses étaient quasi infernales. On prenait quand même, 6 fois sur 7, mais ça durait plus longtemps, 3 à 4 heures. En janvier 1922, Rogatien Levesque séjournait en famille aux Forges, en bordure de la forêt de Lanouée, lorsqu'un matin, le 27 janvier, il ne se réveilla pas. Nul doute que St-Hubert ouvrit à deux battants la porte des forêts célestes pour un tel veneur. Pendant l'entre deux guerres, plusieurs équipages de chevreuil conti-

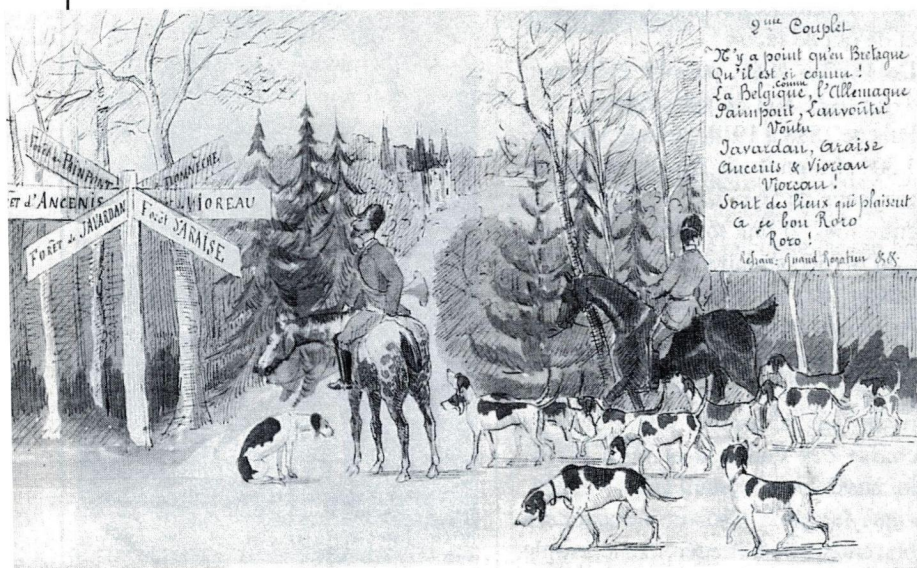
nuèrent dans la lignée du « Levesque ». Dans l'ouest, nous avons déjà cité le Rallye Bonchat et l'Equipage d'Araize où le piqueux Petit-Pierre continua sa carrière. En 1932, le Rallye Fontaine-Marie, à St-Mars-la-Jaille, fut constitué par des anciens de l'Equipage de Vioreau : le marquis de La Ferronnays, le Comte de Dufort, M. Armand Letort et le Comte de Bouillé. Les chiens étaient doublement

d'origine Levesque. Une partie venait de chez le Vicomte Jacques de Carheil, en Vendée, et l'autre du chenil du Vicomte Roger du Pontavice, qui avait chassé avec le succès que l'on connaît en Paimpont de 1910 à 1932.

En 1953, Paul Daubigné pouvait écrire : « Il est bon de parler encore des « Levesque », car beaucoup de chiens de grande vénerie, qui portent la livrée noire et blanche, ont du sang Levesque. C'est sur cette parole d'un vieux maître que je conclurai cette évocation de la figure de Rogatien Levesque et de son fabuleux élevage. Il m'est très agréable de remercier chaleureusement :

- le Vicomte Olivier de Boüard qui m'a accueilli à la Poterie où plane le souvenir du grand'oncle Roro.
  - le Général Jérôme Levesque, M. Bertrand Levesque, M. Antoine Levesque, qui, spontanément, ont mis à ma disposition archives familiales et documents de l'époque.
  - la mémoire étonnante de M. Paul Chéreau a permis d'évoquer les souvenirs de « P'tit Pierre ».
  - avec leur gentillesse habituelle, mes amis Yves Le Cour Grandmaison et Jean Bureau m'ont apporté leur aide.
- Un grand merci à tous.

Claude Pédron



Dessin de Henri Le Cour Grandmaison

« A la gloire de Roro ».